

Préface de Pierre-André Taguieff :

Le présent ouvrage de Léon Poliakov, *La Causalité diabolique*, dont les deux tomes ici réunis furent publiés séparément chez Calmann-Lévy en 1980 et 1985 dans la très belle collection « Liberté de l'esprit », dirigée par Raymond Aron, est celui d'un pionnier inclassable, dont l'influence diffuse n'a point cessé d'être considérable. Historien certes, mais aussi anthropologue, et psychologue, et politologue, cet esprit toujours en éveil cherchait dans tout l'espace des sciences sociales et chez les philosophes de quoi éclairer ses recherches et nourrir ses réflexions sur cette « animosité haineuse »¹ à l'égard des Juifs qu'on a pris l'habitude - depuis le début des années 1880 - d'appeler « antisémitisme »². Il ne séparait pas investigations scientifiques, souci éthique et discussion épistémologique. Lecteur inventif de Sigmund Freud et de Jean Piaget, de Lucien Lévy-Bruhl et de Léon Brunschvicg, de Max Weber, de Karl Popper, de Claude

¹ L'expression est de Marcel Simon, *Verus Israël. Étude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'empire romain (135-425)*, Paris, E. de Boccard, 1948, p. 244. Voir Poliakov, 1991c, t. 1, p. 23.

² Léon Poliakov n'a cessé de rappeler que le mot « antisémitisme », employé comme terme générique pour désigner toutes les formes d'hostilité ou de haine visant les Juifs, était inapproprié : « Tous les travaux sur l'antisémitisme sont grevés par les ambiguïtés, voire les pièges de la terminologie. En effet, il est d'usage de parler de l'"antisémitisme chrétien", ou de celui de l'Antiquité, ce qui est absurde, car la connotation raciste du terme est évidente ; or les hiérarchies raciales n'ont surgi qu'au XVIIIe siècle. En d'autres langues, les termes génériques de *judeophobia*, ou *Judenhass*, ou *Ioudofobia* y suppléent, mais en France, "judéophobie" ne figure même pas dans le Grand Robert. » (Poliakov, 1994, p. 9). Poliakov ne cachait pas sa préférence pour le terme générique de « judéophobie », réservant le mot « antisémitisme » pour désigner la configuration judéophobe moderne caractérisée par la « racialisation » du discours et de l'imaginaire antijuifs (Poliakov, 1977b, p. 14). Il donnait lui-même l'exemple du réformisme terminologique en renvoyant à la « judéophobie » de Tacite (*ibid.*, p. 11) ou à celle des Pères de l'Église grecque (*ibid.*, p. 257), et en identifiant les étapes d'une « agitation qui, successivement antimosaïque, antijuive, antisémite et antisioniste, dure depuis plus de trois millénaires » (*ibid.*, p. 406). Mais, compte tenu des habitudes langagières, le flottement terminologique lui paraissait difficilement éliminable (Poliakov, 1989, p. 188). Les réformes lexicales se heurtent à l'usage, et l'historien prudent doit tant bien que mal, au prix d'un certain flou conceptuel, recourir aux « mots de la tribu ».

Lévi-Strauss et de Raymond Aron, sachant se laisser inspirer par une remarque d'Albert Einstein, de Manès Sperber ou d'Alexandre Kojève, d'Alexis Philonenko ou de Leszek Kolakowski, Léon Poliakov fut un savant modeste et un penseur exigeant. Un maître aussi, un initiateur, un incitateur, un éveilleur. Avec un intarissable humour, et une ironie légère, qu'il pratiquait d'abord envers lui-même. Cet érudit aux intuitions fortes se montrait soucieux de rester lisible alors même qu'il s'engageait dans des analyses subtiles, refusant les préciosités obscures du style mis à la mode par les lacaniens et les heideggériens de Paris dans les années 1960 et 1970. Après avoir accédé par des chemins détournés à la consécration universitaire, Poliakov fut un chercheur et un guide intellectuel d'une générosité sans pareille, un directeur de recherche étranger à tout dogmatisme, ouvert à toutes les problématiques, discutant toutes les hypothèses susceptibles d'être en contradiction avec les siennes.

Itinéraire

Léon Poliakov, né dans une famille juive à Saint-Pétersbourg le 25 novembre 1910, émigre en France à l'âge de dix ans, séjourne à Berlin de l'été 1921 au début de 1924, et, de retour à Paris, termine ses études secondaires au lycée Janson-de-Sailly, puis étudie le droit à la Faculté de Paris. Au début des années trente, le jeune licencié en droit semble avoir trouvé sa vocation dans le journalisme. La Seconde Guerre mondiale va changer son destin : après avoir combattu les envahisseurs allemands durant la « drôle de guerre », il est fait prisonnier, s'évade et entre dans la Résistance. Il participe en 1944 à la création du Centre de documentation juive

contemporaine³, contribue à stocker et à classer une masse de documents et, à la demande du gouvernement d'Edgar Faure, assiste activement comme membre de la délégation française, en qualité d'expert, au procès de Nuremberg. En 1948, il commence la rédaction d'un ouvrage qu'il imagine comme « une histoire d'ensemble du génocide ». Ce livre sera publié trois ans plus tard, en 1951, sous le titre *Bréviaire de la haine. Le IIIe Reich et les Juifs*, grâce à son initiateur en matière de philosophie, Alexandre Kojève, qui avait communiqué le manuscrit à Raymond Aron, directeur de la collection « Liberté de l'esprit » chez Calmann-Lévy. Préfacé chaleureusement en 1951 par François Mauriac, salué en 1952 par Hannah Arendt, le *Bréviaire de la haine* va imposer Poliakov comme historien du génocide nazi des Juifs⁴. Avant et après la publication de ce maître-livre, Poliakov fait paraître des articles dans diverses revues, *Le Monde juif*, *Commentary* ou *Évidences*⁵, où il traite d'aspects particuliers de la politique antijuive du IIIe Reich⁶. Avec la publication, en 1955, de son livre intitulé *Du Christ aux Juifs de Cour*, qui

³ Le C.D.J.C. fut fondé le 15 avril 1943 à Grenoble, au cours d'une réunion clandestine organisée à l'initiative d'Isaac Schneersohn (qui deviendra son premier président), pour recueillir des documents relatifs aux persécutions des Juifs. Les activités du Centre se dérouleront au grand jour à partir d'octobre 1944, et Léon Poliakov en dirigera le Service des recherches. C'est sur la base de la documentation du C.D.J.C. que David Rousset rédigera son essai publié en 1948 sous le titre *Le Pitre ne rit pas* (Paris, Éditions du Pavois). Dans l'Appendice de son livre, Rousset rend hommage au Centre et en particulier à un certain « M. Poliakoff » (pp. 244 *sq.*). Voir Poliakov, 2003, pp. 35-40 (témoignage sur le C.D.J.C.), et Poliakov/Wulf, 1959 (où une partie de la documentation du C.D.J.C. est exploitée et mise en perspective).

⁴ Deux ans plus tard, Gerald Reitlinger publie la seconde étude d'ensemble sur la question : *The Final Solution : The Attempt to Exterminate the Jews of Europe 1939-1945*, Londres, Vallentine, Mitchell & Co. Ltd, et New York, Beechurst, 1953. C'est seulement au début des années 1960 que Raul Hilberg publie la première édition de son livre de référence : *The Destruction of the European Jews*, Chicago, Quadrangle Books, 1961.

⁵ Voir les deux recueils d'articles, de préfaces ou de contributions à des ouvrages collectifs : Poliakov, 1973 et 2003.

⁶ Les deux premiers ouvrages de Poliakov sont publiés par les Éditions du C.D.J.C. : il s'agit d'abord d'une enquête sur « la condition des Juifs en France sous l'occupation italienne » (Poliakov, 1946), ensuite d'une monographie sur « l'étoile jaune », qui constitue un essai sur le « marquage des Juifs » (Poliakov, 1949).

se présente comme le premier tome d'une *Histoire de l'antisémitisme* devant en compter deux autres⁷, Poliakov se fait historien des idées, ou plus exactement des configurations idéologiques, croisant l'histoire politique, l'histoire intellectuelle et l'histoire des représentations sociales.

Poursuivant ses recherches sur le système nazi et sur l'histoire des formes de judéophobie – il publie en 1961 le second tome (*De Mahomet aux Marranes*) et en 1968 le troisième tome (*De Voltaire à Wagner*) de son *Histoire de l'antisémitisme* –, il va, à la fin des années 1960, élargir son domaine d'investigation, en prenant pour objet ce qu'on appelle d'une façon extensive « le racisme », et s'engage dans des travaux pluridisciplinaires sur toutes les formes de rejet ou d'exclusion, de mise à l'écart ou de discrimination. L'historien va faire appel à des représentants de diverses disciplines ou spécialités universitaires : l'historien de la Grèce antique Pierre Vidal-Naquet, le juriste, historien du droit et papyrologue Joseph Mèlèze-Modrzejewski, la sociologue Colette Guillaumin, le généticien Albert Jacquard, le psychologue social Serge Moscovici, le philosophe Maurice de Gandillac, l'historien du monde russe et soviétique Alain Besançon, l'historien des Juifs de France Patrick Girard, le psychanalyste Jacques Hassoun, etc. On retrouve les membres de cette communauté de discussion, comme conférenciers, dans les trois importants colloques organisés à Cerisy-la-Salle par Poliakov de 1973 à 1977 (dont les actes respectifs ont été publiés sous sa direction, de 1975 à 1980⁸), ou comme intervenants au séminaire mensuel du Groupe d'étude d'histoire du racisme, fondé par Poliakov en 1974⁹. En 1977, reconnaissant avoir été « stimulé » par les

⁷ Les tomes alors prévus devaient porter les titres suivants : *À l'ombre du Croissant* (t. II) et *Les Dieux nouveaux* (t. III). Voir Poliakov, 1955, p. 4.

⁸ Poliakov, 1975, 1978 et 1980c.

⁹ Paris, MSH et CNRS.

discussions conduites à l'occasion des colloques et des séminaires¹⁰, Poliakov publie le quatrième tome de son *Histoire de l'antisémitisme*, sous le titre *L'Europe suicidaire 1870-1933*. À l'automne 1981 paraît chez Fayard le premier numéro de la revue *Le Genre humain*, fondée par des membres de l'équipe informelle constituée autour de Poliakov dans les années 1970¹¹. Avec la publication, en 1980, du premier tome de *La Causalité diabolique*, Poliakov s'engage dans un champ de recherches dont l'objet principal est l'étude historique des mythes politiques modernes (parmi lesquels celui du « complot mondial » retient particulièrement son attention)¹², tout en s'interrogeant en anthropologue et en psychologue, voire en philosophe, sur les fondements et les fonctions des croyances aux complots sataniques, croyances dont l'efficacité symbolique est attestée notamment par les dictatures totalitaires du XXe siècle¹³. Les trois cultures nationales fort contrastées qu'il avait faites siennes : la russe, l'allemande et la française, permettent à l'historien d'accéder à certaines profondeurs inexplorées de la culture européenne, à travers des analyses comparatives mêlant l'empathie méthodologique à l'examen critique des prénotions et des idées reçues (à commencer par celles qui se cachent sous les mots usuels). De la fin des années 1950 à sa mort en 1997, sans craindre

¹⁰ Poliakov, 1977a, p. 11.

¹¹ « La science face au racisme » : tel est le thème passablement positiviste du premier numéro de la revue *Le Genre humain* qui se veut alors trimestrielle. Poliakov fait partie à la fois du « comité » et de la « direction » (de la rédaction).

¹² Voir Poliakov, 1977a, pp. 9-10. Dans son avant-propos, qui annonce clairement le programme d'études dont on trouvera la réalisation dans les deux tomes à venir de *La Causalité diabolique*, l'historien insiste sur l'importance politique de la vision conspirationniste, « des premiers grands mystificateurs mystifiés du XVIIIe siècle, Adam Weishaupt et l'abbé Barruel - à travers les échanges et surenchères entre Police et Conspiration, de Fouché à Lénine - aux manichéismes totalitaires du XXe, qui vinrent restaurer les Juifs, pleinement ou non, dans leur initiale fonction théologique de négation et de destruction » (*ibid.*, p. 10).

¹³ Poliakov, 1980-1992, 1980a et 1985 (ici repris en un volume), 1987a, 1988, 1993 (en particulier pp. 257-303).

d'intervenir en tant qu'intellectuel dans l'espace public¹⁴, ni de publier des ouvrages ayant principalement un intérêt documentaire (sur le procès Eichmann, Auschwitz ou le procès de Nuremberg)¹⁵, Poliakov publie des articles scientifiques ou des synthèses des travaux contemporains dans la *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, le *Courrier de l'Unesco*, *Diogène*, *L'Information historique*, les *Annales E.S.C.*, la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, *The Journal of Modern History*, *Le Genre humain*, *Commentaire*, etc., collabore à plusieurs encyclopédies¹⁶ et à divers ouvrages collectifs¹⁷.

Pour l'essentiel, ce que Poliakov appelle l'antisémitisme ou, d'une façon moins inappropriée, la judéophobie, renvoyant par là à « toutes les formes d'hostilité envers le groupe minoritaire des Juifs, à travers l'histoire »¹⁸, se réduit à une haine, la haine antijuive. Mais cette haine aux multiples figures ne se réduit pas elle-même aux affects irrationnels d'une passion, d'une quelconque passion négative, d'une « passion malsaine »¹⁹ à laquelle on opposerait paresseusement « la raison », elle se nourrit de représentations, elle est structurée par des mécanismes spécifiques, elle a des conditions historiques et culturelles d'existence (de virtualisation comme d'actualisation), elle paraît être nourrie par des abstractions et régie par des « raisons ». Raymond Aron a excellemment soulevé la question : « Le phénomène

¹⁴ En octobre 1963, Poliakov publie dans le magazine juif *L'Arche* un article sur « Pie XII, les nazis et les Juifs » (Poliakov, 2003, pp. 95-108). Mais c'est surtout sur et contre « l'antisionisme » que l'historien va intervenir dans les débats publics, par des articles, des interviews ou des essais (Poliakov, 1969 et 1983).

¹⁵ Poliakov, 1963, 1964, 1971b. Voir aussi Poliakov, 1956 et 1980b, où l'historien manifeste de remarquables qualités de vulgarisateur.

¹⁶ Voir par exemple son article sur « l'antisémitisme à travers les âges », rédigé pour l'*Encyclopaedia Judaica* (1967, complété en 1972) ; Poliakov, 1973, pp. 11-33.

¹⁷ Voir Poliakov, 1977b ; cette contribution à un colloque sur « l'idée de race », organisé en mai 1975, constitue une magistrale synthèse critique sur le thème « Racisme et antisémitisme », qui historicise et problématise l'usage des deux termes en « ismes ».

¹⁸ Poliakov, 1973, p. 11.

décisif ce sont les haines abstraites, les haines de quelque chose que l'on ne connaît pas et sur quoi on projette toutes les réserves de haine que les hommes semblent porter au fond d'eux-mêmes.²⁰» Les Juifs sont haïs non pas pour ce qu'ils font, ni même pour ce qu'ils sont réellement dans leur diversité, mais pour ce que les judéophobes croient qu'ils sont. Les Juifs sont essentialisés, réinventés comme les représentants d'une entité mythique, à travers un discours judéophobe qui se caractérise par sa longue durée et sa haute intensité²¹. La logique de la haine antijuive est celle de la diabolisation du Juif qui, précise Poliakov, « n'apparaît qu'avec le christianisme », et qu'on « voit poindre dans l'Évangile selon Jean »²². Mais les représentations diabolisantes ne sont pas restées confinées dans l'espace théologico-religieux, elles sont entrées en syncrétisme avec les évidences premières du racisme, invention de l'Europe moderne. C'est pourquoi le discours antijuif porté par une haine idéologisée a semblé même dériver, dans le monde moderne où règne un rationalisme suspicieux, de « la Raison » traitée comme une idole. Les admirateurs inconditionnels de la « philosophie des Lumières », s'ils prennent la peine de lire le troisième tome (« De Voltaire à Wagner ») de *l'Histoire de l'antisémitisme*, paru en 1968, ne peuvent que nuancer leurs jugements sur des penseurs comme Voltaire ou le baron d'Holbach, qui ont reformulé l'antijudaïsme dans le code culturel « progressiste » de la lutte contre les préjugés et les superstitions²³. Les analyses de Poliakov rejoignent alors celles d'Arthur Hertzberg,

¹⁹ Poliakov, 1961, p. IX. Voir Poliakov, 1969, p. 11 : « (...) Une antique passion inspirée par la haine ».

²⁰ Raymond Aron, « La haine, ses origines religieuses et sociales » (24 novembre 1955), *Évidences*, 7^e année, n° 53, décembre 1955, p. 46.

²¹ Poliakov, 1973, p. 11 ; 1991c, p. 7.

²² Poliakov, 1987b, p. 40.

²³ Voir aussi Poliakov, 1989, pp. 97-101 (« L'antijudaïsme des Lumières »). Sur la « crise identitaire » provoquée par l'idéal séduisant des Lumières chez de nombreux penseurs juifs, voir Poliakov, 1995.

qui publie simultanément, aux États-Unis, un ouvrage devenu un classique, *The French Enlightenment and the Jews : The Origins of Modern Anti-Semitism*²⁴. Lorsqu'il s'efforçait de faire comprendre la spécificité du phénomène historique couramment nommé « antisémitisme »²⁵, Poliakov insistait pédagogiquement sur la distinction analytique entre bestialisation et diabolisation. Si, dans l'Évangile de Jean et l'*Apocalypse*, les Juifs sont « explicitement “satanisés” »²⁶, le racisme « ne se développe qu'au début des temps modernes dans la foulée des grandes découvertes et il correspond surtout à une *bestialisation* »²⁷. Les catégorisations négatives de l'altérité oscillent entre l'*infériorisation* de l'autre qui, animalisé ou bestialisé, devient objet de mépris ou de répulsion (sauvages, barbares, « non évolués », étrangers, « monstres », femmes, etc.), et la *démonisation* terrifiante de l'autre par son assimilation au diable ou à un démon, objet de crainte et de haine, avec lequel se construit la figure de l'ennemi absolu, contre lequel tout est permis, y compris l'extermination. Si le mot « racisme » est toujours utilisé alors qu'a disparu le monde où l'on « croyait à l'existence et à la hiérarchie des races humaines », c'est pour désigner de façon générale, comme le mot « antisémitisme » dans ses usages courants, des « haines collectives qui génèrent des persécutions et des massacres »²⁸.

Mais, dès la fin des années 1960, Poliakov va plus loin dans la critique démystifiante, et risque de choquer les esprits « politiquement corrects » en

²⁴ New York, Columbia University Press, 1968, rééd. 1990 ; tr. fr. Galia Loupan : *Les Origines de l'antisémitisme moderne*, Paris, Presses de la Renaissance, 2004.

²⁵ Voir Poliakov, 1987b, p. 39, où l'historien ouvre ainsi sa communication : « Je vais commencer par l'impropriété du terme *antisémitisme*. » Si le terme « antisémitisme » est inapproprié, c'est parce que « l'espèce humaine ne se laisse pas partager en “races” », et qu'il n'existe rien de tel qu'une « race sémite » ou « sémitique » (*ibid.*).

²⁶ Poliakov, 2003, p. 213.

²⁷ Poliakov, 1987b, p. 40.

²⁸ Poliakov, 1987b, p. 40.

pointant l'envers d'un certain « antiracisme », comme il le fait dans son introduction au *Mythe aryen*, paru en 1971 :

« (...) Si au début de ce siècle encore, l'Occident se complaisait dans le sentiment de sa supériorité civilisatrice, le plus souvent conçue comme congénitale et "aryenne", le cataclysme hitlérien a fait bannir ces notions de la vie politique et publique, au point d'introduire une nouvelle confusion entre la science et l'éthique. Au-delà d'un bilan de nos connaissances anthropologiques actuelles, l'antiracisme a été promu au rang d'une orthodoxie dogmatique, qui en cette qualité n'admet pas la critique et entrave donc la réflexion. De là, une autocensure, qui s'exerce également d'une manière largement rétroactive, en ce sens que les auteurs de tous ordres, les historiens en particulier, ont tendance à l'appliquer au legs de la pensée moderne, pour le réinterpréter en conséquence, plus ou moins à leur insu. Tout se passe comme si par honte ou par peur d'être raciste, l'Occident ne veut plus l'avoir jamais été, et délègue à des figures mineures (Gobineau, H. S. Chamberlain, etc.) la fonction de boucs émissaires. Un vaste chapitre de la pensée occidentale se trouve escamoté de la sorte, et cet escamotage équivaut, du point de vue psychologique ou psycho-historique, à un refoulement collectif de souvenirs troublants ou de gênantes vérités. ²⁹»

Poliakov soutient la thèse que, dans la modernité, le destin de la haine antijuive est lié, d'une part, au développement de la science, avec son inévitable rejeton, le « scientisme », puissant mode de légitimation de toute « mise à l'écart » des populations jugées « indésirables », et, d'autre part, à certaines « idées généreuses » qui ont mal tourné, liées au « progressisme » politique, comme en témoigne un certain « antiracisme » contemporain, par lequel se légitime l'antisionisme radical ou absolu, celui qui prône la destruction d'Israël comme « État raciste » tout en

²⁹ Poliakov, 1971a, pp. 17-18.

diabolisant « les sionistes » comme « racistes ». C'est à la diffusion mondiale de la vulgate « antisioniste » que Poliakov consacra deux essais importants, le premier publié après la première « mondialisation » des thèmes d'accusation « antisionistes », à la suite de la Guerre des Six Jours (juin 1967) : *De l'antisionisme à l'antisémitisme*, paru en 1969, le second rédigé en réaction à la flambée de haine anti-israélienne alimentée par une présentation biaisée des massacres de Sabra et Chatila, lors de l'invasion du Liban par l'armée israélienne en été 1982 : *De Moscou à Beyrouth. Essai sur la désinformation*, paru en 1983.

Il est un paradoxe auquel se trouve confronté le chercheur en sciences sociales qui, invité à juger son objet répulsif, se fait dénonciateur : étudier en historien les passions, les mobilisations et les politiques antijuives, sans cacher ses jugements personnels, cela revient-il à contribuer efficacement à la « lutte contre l'antisémitisme » ? Ou bien à réactiver le phénomène stigmatisé ? Dès la fin des années 1950, Poliakov se montrait fort conscient de l'effet pervers susceptible d'être engendré par le jugement critique de l'historien sur un objet d'étude tel que « l'antisémitisme » :

« Écrire l'histoire de l'antisémitisme, c'est écrire l'histoire d'une persécution qui, au sein de la société occidentale, fut liée aux valeurs suprêmes de cette société, car elle s'est poursuivie en leur nom ; donner tort aux persécuteurs, demander (...) ses comptes à la chrétienté, c'est mettre en question cette société et ses valeurs. (...) L'historien juif devient donc un dénonciateur (...). C'est pourquoi on peut se demander si une entreprise qui bien souvent prend l'allure d'un réquisitoire ne risque pas, en refaisant l'antique procès, de ranimer de sourdes animosités, si même le rappel des torts causés aux Juifs ne contribue pas à entretenir un climat qui un jour pourrait faire surgir, ce qu'à Dieu ne plaise, des menaces nouvelles ? ³⁰»

³⁰ Poliakov, 1961, pp. IX-X. Voir aussi Poliakov, 1981a, p. 188.

Dans son premier livre, *Bréviaire de la haine. Le IIIe Reich et les Juifs*, publié en 1951, Poliakov a étudié les « persécutions raciales du régime hitlérien », et plus précisément les prémisses, la préparation et la mise en œuvre de la « Solution finale ». Comment cette haine idéologiquement organisée a-t-elle pu se déployer ? Quelles en sont les origines ? Comment le génocide nazi des Juifs d'Europe a-t-il été possible ? Mais plus profondément que la question « comment ? », c'est la question « pourquoi ? » qui impulsait les recherches de Poliakov. De l'étude des persécutions commises par les nazis, Poliakov est rapidement passé à l'étude comparative des persécutions, toujours en privilégiant leurs « origines ». Cette démarche généalogique, Poliakov l'a pratiquée tout autant dans ses recherches sur le nationalisme et sur le racisme. D'une part, il s'agit pour l'historien de constituer les « persécutions » et les « génocides » en objets de science, impliquant un double travail d'enquêtes et de construction de modèles interprétatifs. D'autre part, il s'agit pour le penseur de s'engager dans une réflexion d'ordre philosophique, portant sur l'historicité ou non de certains mécanismes psychosociaux paraissant caractériser la nature humaine (d'où l'orientation anthropologique des travaux poliakoviens), sur les défaillances de l'exigence morale, sur la dimension théologico-religieuse du rapport aux valeurs.

C'est autour d'une interrogation fondamentale sur la « haine » que les travaux de Poliakov se sont déployés. L'historien s'est fait anthropologue en ne séparant pas l'étude de « la plus longue haine »³¹, la haine antijuive, d'investigations comparatives sur des haines fixées sur d'autres groupes humains ou d'autres entités supposées menaçantes, fussent-elles chimériques. Devenu un savant inquiet doublé d'un sceptique souriant, Poliakov a reconstruit ainsi la question de départ qui le conduisit au métier d'historien : « Pourquoi a-t-on voulu me tuer ? » Il était mû par

³¹ Voir Robert S. Wistrich, *Antisemitism : The Longest Hatred*, Londres, Thames Methuen, 1991.

une passion noble : le désir de comprendre, qui l'a entraîné au-delà des minutieuses descriptions du « comment » par lesquelles il s'est initié au métier d'historien. Affronter le « pourquoi ? », c'était pour lui se risquer à identifier une origine ou un facteur déterminant. Pour rendre compte de la permanence et de l'intensité de la judéophobie dans ses multiples formes historiques, Poliakov a émis une première hypothèse explicative, fondée sur un trait distinctif de la culture biblique : la coupure radicale établie par les anciens Hébreux entre le monde humain et le monde animal, alors que les autres peuples affectionnaient les hybrides, croyaient à l'interfécondité des dieux, des hommes et des bêtes³². Cette rupture instauratrice a un corollaire : la thèse de la filiation commune de tous les hommes, comme si le monothéisme appelait un monogénisme radical. L'hypothèse que l'historien-anthropologue a finalement retenue sur l'origine de la haine antijuive, au terme d'une vie consacrée pour l'essentiel à l'étudier sous tous ses aspects, se fonde sur le scandale provoqué par l'opposition du judaïsme au sacrifice d'enfants. À propos de « l'ancêtre Abraham », qu'il ait été ou non un « personnage mythique », Poliakov note avec simplicité : « Un nomade du Proche-Orient, se dressant à une époque incertaine contre une coutume suivie sur tout le pourtour de la Méditerranée, décida de mettre un terme aux sacrifices humains.³³ » La judéophobie aurait pour origine une réaction contre l'ensemble des interdits juifs fondant le respect de la vie humaine, et plus particulièrement de la vie des enfants. L'excellent témoin de son temps qu'était Tacite s'en étonnait et s'en indignait : « (...) Ils ont un grand soin de l'accroissement de la population. Ils regardent

³² Poliakov, 1971a, en particulier pp. 347-351. C'est sur le rôle de « cause fondamentale de la haine des Juifs » joué par ce « facteur unique » que porte la critique de Maxime Rodinson, « Quelques thèses critiques sur la démarche poliakovienne », in Maurice Olender (dir.), *Pour Léon Poliakov. Le Racisme. Mythes et sciences*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1981, pp. 319-320. Sur la question des hybrides, voir Poliakov, 1975, pp. 167-181 (repris in Poliakov, 2003, pp. 157-170).

comme un crime de tuer un seul des enfants qui naissent ; ils croient immortelles les âmes de ceux qui meurent dans les combats ou les supplices ; de là leur amour d'engendrer et leur mépris de la mort. ³⁴»

Ouvertures

Acteur exemplaire de la recherche pluridisciplinaire, et animateur aussi libéral qu'incitatif d'équipes amicales d'esprits exigeants, Poliakov a exploré divers domaines d'objets et ouvert de nombreuses pistes, suivies déjà de son vivant par de jeunes chercheurs. Une brève exposition chronologique de ses principales contributions suffira à en montrer la fécondité.

C'est à Poliakov qu'on doit d'abord l'une des premières analyses du génocide nazi des Juifs d'Europe³⁵, accompagnée d'une réflexion éthique exigeante sur les figures du mal dans la politique à l'âge moderne, et tout particulièrement au siècle des totalitarismes³⁶. « Les totalitarismes du XXe siècle », formulation soigneusement choisie par Poliakov, et non pas « le totalitarisme au XXe siècle » : le pluriel a ici valeur conceptuelle. Comme Raymond Aron³⁷, mais d'une manière différente, Poliakov n'a jamais cédé sur la thèse d'une différence fondamentale

³³ Poliakov, 1994, pp. 15-16.

³⁴ Tacite, cité par Poliakov, 1994, pp. 11-12.

³⁵ Poliakov, 1951.

³⁶ Voir par exemple les articles « Sur les traces du crime » (juillet 1949, *in* Poliakov, 2003, pp. 35-40), « Quelle excuse ? Les Alliés auraient pu freiner l'extermination des Juifs d'Europe » (mars 1949, *in* Poliakov, 2003, pp. 51-61), « L'éthique juive et le génocide. Le problème des "bouches inutiles" » (Poliakov, 1973, pp. 184-194), « Freud et Moïse » (1971, *in* Poliakov, 2003, pp. 137-156).

³⁷ Voir Raymond Aron, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965, rééd. 1985, p. 302 : « La différence est essentielle à cause de l'idée qui anime l'une et l'autre entreprise : dans un cas l'aboutissement est le camp de travail, dans l'autre la chambre à gaz. »

entre le nazisme et le communisme stalinien, qu'il exposait comme suit : Hitler tuait les enfants, alors que Staline se contentait de vouloir les « rééduquer »³⁸.

C'est à Poliakov qu'on doit ensuite la constitution d'une histoire globale et multidimensionnelle de l'antisémitisme, qu'il concevait de plus en plus comme une histoire anthropologique des formes de judéophobie. Une histoire des représentations, donc de l'imaginaire social saisi dans ses transformations, une histoire des mentalités non dénuée d'esprit de finesse, une histoire politique incluant une histoire des politiques antijuives, une histoire culturelle aussi des modes de rejet, des hétérophobies de divers types. Sa magistrale *Histoire de l'antisémitisme*, publiée de 1955 à 1977 en quatre tomes dans la belle collection dirigée par Raymond Aron, « Liberté de l'esprit », complétée en 1994 par un volume supplémentaire dont il a assuré la direction, *Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*, montre que l'historien s'orientait et pensait en dialogue permanent avec ses pairs, qu'il s'agisse de Jacob Katz³⁹, d'Arthur Hertzberg ou de Gavin I. Langmuir⁴⁰, de Walter Laqueur ou de James Parkes, de Michael Marrus ou de Norman Cohn. Une histoire problématisante, incluant une discussion critique continuée des hypothèses, des modèles théoriques et des thèses, concernant notamment la part de l'héritage, dans l'antijudaïsme chrétien médiéval, de la judéophobie antique dite « païenne » (Grèce, Rome, Égypte), et la question de la continuité ou non entre l'antijudaïsme théologico-religieux et l'antisémitisme au sens strict du terme, c'est-à-dire la judéophobie moderne à base racialisée⁴¹.

³⁸ Poliakov, 1991b, p. 202.

³⁹ De Jacob Katz (1904-1998), voir l'ouvrage de synthèse : *From Prejudice to Destruction : Antisemitism, 1700-1933*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980.

⁴⁰ De Gavin I. Langmuir (1924-2005), voir le recueil d'essais : *History, Religion, and Antisemitism*, Berkeley/Los Angeles/Oxford, University of California Press, 1990. Voir Poliakov, 1980a, pp. 40-42.

⁴¹ Poliakov déplorait le fait qu'on « continue à parler (...), tautologiquement, d'antisémitisme racial » (Poliakov, 1982, p. 91).

Poliakov a mis en évidence, contre l'usage courant, l'inadéquation, voire le non-sens d'expressions formées avec le mot « antisémitisme » érigé en terme générique : « antisémitisme antique » ou « antisémitisme théologique »⁴². C'est que « le monde antique ignorait la notion de “race humaine”, qui n'a d'équivalent ni en grec, ni en latin », ainsi que le précise Joseph Méléze-Modrzejewski, traitant des attitudes judéophobes dans le monde hellénistique et plus précisément alexandrin : « Il est évident que des mots comme *phylon*, *genos*, *ethnos* en grec et *gens*, *natio* en latin ne peuvent être traduits par “race” que de manière anachronique. (...) L'emploi de ces mots dans les textes anciens à tendance anti-juive n'implique pas l'existence d'un antijudaïsme de type raciste, au sens des théories nazies. »⁴³.

On doit enfin à Poliakov d'avoir ouvert la voie à des recherches comparatives auxquelles il a lui-même fortement contribué : d'abord sur les nationalismes et les formes du racisme comme phénomènes idéologico-politiques modernes, étudiés à travers la formation et les passages au politique du « mythe aryen »⁴⁴, ensuite sur les persécutions et les exterminations de masse dans l'histoire⁴⁵, et plus

⁴² Poliakov, 1977b, p. 14 ; 1981, pp. 225, 253.

⁴³ J. Méléze-Modrzejewski, « Sur l'antisémitisme païen », in Maurice Olender (dir.), *op. cit.*, pp. 414-415. Tout en se montrant réticent à employer le mot « antisémitisme » en tant que terme générique, Joseph Méléze y recourt tout autant que l'auteur dont il discute les thèses, J. N. Sevenster (*The Roots of the Pagan Anti-Semitism in the Ancient World*, trad. angl. Mme de Bruin, Leyde, E. J. Brill, 1975). Voir aussi John G. Gager, *The Origins of Anti-Semitism : Attitudes Toward Judaism in Pagan and Christian Antiquity*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1985. L'étude de la judéophobie antique a été reprise avec une grande érudition par Peter Schäfer, auteur d'un livre savant : *Judéophobie. Attitudes à l'égard des Juifs dans le monde antique* [1997], tr. fr. Édouard Gourévitch, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003.

⁴⁴ Poliakov, 1971, 1973 (1970, pp. 88-125), et 2003 (1985, pp. 171-185).

⁴⁵ Poliakov a ouvert la voie qu'ont suivie dans les années 1990 et 2000 nombre de chercheurs en sciences sociales. Voir notamment, en langue française, Yves Ternon, *L'État criminel. Les génocides au XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1995 ; Catherine Coquio (dir.), *Parler des camps, penser les génocides*, Paris, Albin Michel, 1999 ; David El Kenz (dir.), *Le Massacre, objet d'histoire*, Paris, Gallimard, 2005 ; Jacques Sémelin, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil, 2005.

particulièrement à l'âge des totalitarismes⁴⁶, enfin sur la « théorie du complot » dans ses rapports avec les persécutions et ce qu'on pourrait appeler les « politiques de la haine ». C'est dans cette dernière perspective que Poliakov a magistralement élaboré la catégorie de « diabolisation », au point d'en faire un concept opératoire et un instrument d'analyse critique dont les sciences sociales ne peuvent guère se passer aujourd'hui. C'est ainsi que l'étude du « mythe aryen » l'a conduit à se faire l'historien et le « cryptanalyste » d'autres mythes politiques modernes. À vrai dire, Poliakov a souvent rencontré dans ses recherches des années 1950 aux années 1970, en particulier sur l'antisémitisme, le mythe moderne du grand complot, le mythe répulsif du complot mondial ou de la conspiration internationale, censé pouvoir expliquer tous les malheurs des hommes⁴⁷. Les guerres modernes et les révolutions sont des moments de rupture de l'ordre social où l'incertitude et l'inquiétude paraissent aiguïser l'esprit du soupçon et impulser la quête des causes cachées comme des forces occultes ou des sociétés secrètes auxquelles on impute la responsabilité des événements malheureux. Époques favorables au retour du diable⁴⁸. En prenant l'initiative, en 1967, de traduire en français chez Gallimard l'ouvrage important de son ami et collègue britannique Norman Cohn, *Warrant for Genocide*, qui venait de paraître en Grande-Bretagne : *Histoire d'un mythe. La « Conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion*, Poliakov a voulu attirer l'attention du public français sur la centralité de « l'antisémitisme démonologique » dont Cohn, s'inscrivant dans la tradition historiographique fondée par Joshua Trachtenberg⁴⁹, retrace la généalogie en remontant à ses origines chrétiennes. Selon Cohn et Poliakov, la judéophobie « démonologique » ou « paranoïde » a pour

⁴⁶ Poliakov, 1987a, et 1989, pp. 195-211.

⁴⁷ Poliakov, 1977a, pp. 9-11, 201 *sq.*, 226 *sq.*, 253 *sq.*

⁴⁸ Voir Poliakov, 1965.

noyau « l'idée que le judaïsme est une organisation conspirative, placée au service du mal, cherchant à déjouer le plan divin, complotant sans trêve la ruine du genre humain »⁵⁰. Une autre de leurs thèses communes est que « l'antisémitisme démonologique fut ranimé et modernisé aux XIXe et XXe siècles par une poignée de chrétiens excentriques et réactionnaires, (...) et repris ensuite, sous une forme dûment modifiée, par les racistes, notamment par Hitler et ses partisans »⁵¹.

Poliakov ne s'est pas contenté d'étudier les figures modernes du mythe du « complot juif mondial », il s'est donné pour double tâche d'analyser de façon comparative les multiples formes modernes du « mégacomplot » et de construire un modèle d'intelligibilité de la mentalité complotiste⁵², à travers ce « retour à Lévy-Bruhl » qu'il prône et explicite dans l'introduction générale du premier volume de *La Causalité diabolique*⁵³. Ses conceptions sur les origines, les transformations et les fonctionnements de la vision conspirationniste, Poliakov les a forgées à travers la lecture et la discussion critiques des ouvrages d'un certain nombre de ses

⁴⁹ Joshua Trachtenberg, *The Devil and the Jews : The Medieval Conception of the Jew and Its Relation to Modern Anti-Semitism*, New Haven, Yale University Press, 1943.

⁵⁰ Cohn, 1967 p. 14. Voir Poliakov, 1968, p. 480, où l'historien fait preuve d'un surprenant optimisme historique (« De nos jours, on ne reproche plus aux Juifs de tramer un complot permanent contre le genre humain (...) »). Il devra corriger ce jugement au cours des deux décennies suivantes (Poliakov, 1983).

⁵¹ Cohn, 1967, p. 14.

⁵² Parmi les travaux universitaires sur la « théorie du complot », Poliakov, déplorant en 1977 le fait qu'ils soient fort peu nombreux, cite les ouvrages de N. Cohn (1967), de Jacob Katz (*Jews and Freemasons in Europe 1723-1939*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1970) et de Johannes Rogalla von Bieberstein (*Die These von der Verschwörung 1776-1945*, Berne, Herbert Lang, et Frankfurt/M., Peter Lang, 1976), non sans rappeler « l'ouvrage oublié » d'Henri Rollin sur les *Protocoles des Sages de Sion (L'Apocalypse de notre temps*, Paris, Gallimard, 1939). Voir Poliakov, 1977a, p. 10, note 1. Il ajoutera en 1980 la référence à deux textes éclairants de Karl R. Popper (je cite les traductions françaises) : *La Société ouverte et ses ennemis* [1945], tr. fr. Jacqueline Bernard et Philippe Monod, Paris, Le Seuil, 1979, t. 2, p. 67-69 ; « Prédiction et prophétie dans les sciences sociales » (1948), in K. R. Popper, *Conjectures et réfutations. La croissance du savoir scientifique* [1963-1972], tr. fr. M.-I. et M. B. de Launay, Paris, Payot, 1985, pp. 497-501 (voir aussi pp. 22-25 dans le même recueil d'articles). Voir Poliakov, 1980a, pp. 26-27.

contemporains : outre Norman Cohn⁵⁴, le co-découvreur de ce continent mythologique inexploré, il faut mentionner James Parkes⁵⁵, Manès Sperber⁵⁶, Jacob Katz⁵⁷, James Webb⁵⁸, John M. Roberts⁵⁹, Johannes Rogalla von Bieberstein⁶⁰ ou François Furet⁶¹. Les deux tomes de *La Causalité diabolique* reviennent sur la question « démonologique », et l'abordent de front, à travers des analyses de cas particulièrement éclairantes (diabolisations des Jésuites, des aristocrates, des francs-maçons, des « philosophes » et des jacobins, des Juifs et des bourgeois), renouvelant ainsi l'approche des idéologies politiques modernes.

Les adeptes de la « théorie du complot » croient que le cours de l'Histoire ou le fonctionnement des sociétés s'expliquent par l'existence et la réalisation d'un projet concerté secrètement, par un petit groupe d'hommes puissants et sans scrupules (une super-élite internationale), en vue de conquérir un ou plusieurs

⁵³ Poliakov, 1980-1992 (version abrégée in Poliakov, 2003, pp. 201-227) et 1980a.

⁵⁴ Voir Poliakov, 1980a, pp. 35-37.

⁵⁵ De James Parkes (1896-1981), outre sa thèse de doctorat, *The Conflict of the Church and the Synagogue : A Study in the Origins of Antisemitism* (Londres, Soncino Press, 1934), il faut mentionner les essais : *An Enemy of the People : Antisemitism* (Harmondsworth, Penguin, 1945), et *Antisemitism* (Londres, Vallentine, Mitchell, 1963).

⁵⁶ Manès Sperber (1905-1984), psychologue, romancier et éditeur, fut aussi un essayiste talentueux dont Poliakov s'inspira dans ses analyses de la haine antijuive et de la « vision policière de l'histoire » (Poliakov, 1980a, p. 11, note 1 ; 1989, p. 138). Voir Manès Sperber, *Être Juif*, préface d'Elie Wiesel, Paris, Odile Jacob, 1994, pp. 85-112 (« Jusqu'à la fin des temps ? »), 127-149 (« De la haine »).

⁵⁷ Voir Poliakov, 1980a, pp. 37-38.

⁵⁸ Voir la brève présentation des thèses de James Webb dans Poliakov, 1980a, pp. 32-33. Cet historien écossais, né en 1946, est mort à 34 ans en 1980, après avoir publié trois livres marquants sur l'histoire de l'ésotérisme moderne (XVIIIe-XXe siècles).

⁵⁹ John M. Roberts, *La Mythologie des sociétés secrètes* [1972], tr. fr. C. Butel, Paris, Payot, 1979. Voir Poliakov, 1980a, pp. 30-32.

⁶⁰ Voir Poliakov, 1980a, pp. 37-40, 150 sq. Johannes Rogalla von Bieberstein a publié récemment un éclairant article de synthèse : « Zur Geschichte der Verschwörungstheorien », in Helmut Reinalter (Hg.), *Verschwörungstheorien. Theorie – Geschichte – Wirkung*, Innsbruck, Studien Verlag, 2002, pp. 15-29.

⁶¹ De François Furet (1927-1997), Poliakov (1980a, pp. 168 sq.) privilégie *Penser la Révolution française* (Paris, Gallimard, 1978).

pays, de dominer ou d'exploiter tel ou tel peuple, d'asservir ou d'exterminer les représentants d'une civilisation, voire ses formes les plus délirantes, l'humanité tout entière (moins le groupe des comploteurs, bien entendu). Le « vaste complot » ou la « grande conspiration » sont perçus comme la force motrice de l'Histoire, la principale cause productrice des événements. Telle est la représentation centrale de ce que Richard Hofstadter a caractérisé comme le « style paranoïaque » ou « paranoïde » (« *paranoid style* ») dans le champ politique⁶². La croyance à l'action invisible de forces cachées (« obscures » ou « ténébreuses »), de puissances occultes et d'influences secrètes donne aux esprits conspirationnistes l'illusion de pénétrer dans les « coulisses » de l'histoire officielle et visible, pour y apercevoir les véritables acteurs de l'Histoire. Croire à la grande conspiration, c'est croire qu'on possède les moyens de « tout expliquer jusqu'au moindre événement en le déduisant d'une seule prémisse »⁶³. La vision du complot, lorsque le complot dénoncé est supposé mondial, joue ainsi le rôle d'une clef de l'Histoire. Karl Popper a élaboré un modèle de la « théorie sociologique du complot » qu'il suppose, à juste titre, fort répandue dans la modernité : « Celle-ci [la théorie sociologique du complot] est fondée sur l'idée que tous les phénomènes sociaux – et notamment ceux que l'on trouve en général malvenus, comme la guerre, le chômage, la pauvreté, la pénurie – sont l'effet direct d'un plan ourdi par certains individus ou groupements humains. Or c'est là une conception très répandue, bien qu'il s'agisse sans aucun doute (...) d'un type assez primitif de superstition. Elle est plus ancienne que l'historicisme (où l'on peut même voir un avatar de cette théorie du complot) et, dans sa version moderne, elle est un produit caractéristique

⁶² Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics and Other Essays* [1965], Cambridge, Mass. Harvard University Press, 1996, p. 29.

⁶³ Voir Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, San Diego, CA, Harcourt Brace, 1951, IIIe partie : *Le Système totalitaire*, tr. fr. J.-L. Bourget, R. Davreu et P. Lévy, Paris, Le Seuil, 1972, pp. 215-216.

du processus de sécularisation des superstitions religieuses. On ne croit plus aux machinations des divinités homériques, auxquelles on imputait les péripéties de la Guerre de Troie. Mais ce sont les Sages de Sion, les monopoles, les capitalistes ou les impérialistes qui ont pris la place des dieux de l'Olympe homérique.⁶⁴» Au cœur de l'idéologie nazie on trouvait la conviction qu'une « conspiration juive mondiale », préparée de longue date, était en voie d'aboutissement, comme semblait le prouver la révolution bolchevique, perçue comme « judéo-bolchevique ». La judéophobie conspirationniste apparaît comme l'une des principales formes idéologisées de la « vision policière de l'histoire », fonctionnant comme un mythe politique moderne, à côté du mythe du « complot jésuite » ou du mythe du « complot maçonnique ». Le faux publié sous le titre *Protocoles des Sages de Sion* a été le principal véhicule, au XXe siècle, de la fiction du « complot juif » ou « judéomaçonnique » planétaire, dont l'objectif final était la conquête du monde par tous les moyens. La vision conspirationniste peuple ainsi le monde d'ennemis absolus, absolument redoutables parce que puissants et dissimulés. Elle sous-entend que le mouvement de l'Histoire est guidé secrètement par des forces malfaisantes, les rejetons de Satan. Les ennemis imaginaires, pour qui les fins justifient tous les moyens, sont diabolisés : des « judéo-maçons » d'hier aux « américano-sionistes » d'aujourd'hui. La théorie du complot, qui postule que la manipulation mène l'Histoire, fonctionne de concert avec la diabolisation. Pour lutter contre les ennemis diabolisés, tous les moyens sont permis.

Étudier le mythe politique moderne qu'est le « complot juif mondial », c'est dévoiler le cœur de la configuration antijuive moderne, identifier le principe moteur de ce que Norman Cohn appelait « l'antisémitisme exterminateur »⁶⁵, et qui constitue tout autant, sous la reformulation du « complot sioniste mondial », le

⁶⁴ Karl Popper, *op. cit.*, 1985, pp. 497-498.

noyau de l'antisionisme radical contemporain. La pensée du complot présente certaines analogies avec la pensée mythique ou magique : comme celle-ci, elle peuple le monde d'intentions bonnes et mauvaises, de démons et de dieux, elle « investit l'univers objectif de volontés subjectives »⁶⁶, imaginant ainsi expliquer l'origine et la persistance du mal. Mais le contexte moderne dans lequel se sont formés les grands récits conspirationnistes, celui de la sécularisation commençante, leur a imposé certaines caractéristiques (l'idée de l'universalité du complot ou l'importance des processus d'influence dans les actions de propagande) et certains types de fonctionnement. Le mythe du complot juif mondial, par exemple, est un mythe politique moderne dont l'une des particularités est d'avoir été fabriqué avec des matériaux symboliques empruntés à l'antijudaïsme et à l'antisatanisme médiévaux⁶⁷. À l'instar de Cohn, Poliakov insistait justement sur le « rôle moteur des obsessions démonologiques »⁶⁸. On peut suivre l'historien britannique dans sa caractérisation de « l'antisémitisme exterminateur » par l'attribution aux Juifs d'une conspiration mondiale de type satanique :

« L'antisémitisme le plus virulent [*the deadliest form of antisemitism*], celui qui aboutit à des massacres et à la tentative de génocide (...), a pour noyau la croyance que les Juifs - tous les Juifs, et partout - sont partie intégrante d'une conspiration décidée à ruiner puis à dominer le reste de l'humanité. Et cette croyance est simplement une version modernisée et laïcisée des représentations populaires médiévales, d'après lesquelles les Juifs étaient une ligue de sorciers employée par Satan à la ruine spirituelle et physique de la Chrétienté.⁶⁹ »

⁶⁵ Cohn, 1967, p. 249.

⁶⁶ François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978, p. 44.

⁶⁷ Cohn, 1967, pp. 25-29, 248-265.

⁶⁸ Poliakov, 1980a, p. 36.

⁶⁹ Cohn, 1967, p. 18 (traduction modifiée)..

Ce modèle interprétatif, fondé sur l'hypothèse sociologique de la sécularisation des croyances religieuses et des notions théologiques, fait intervenir, dans les motivations fondamentales des judéophobes les plus fanatiques, la « peur paranoïaque d'une conspiration ou d'un complot juif mondial »⁷⁰. Le mythe conspirationniste radicalisé par une inspiration démonologique constitue une machine à fabriquer des ennemis absolus, voués à être détruits. Cette destruction constitue, pour les fanatiques conspirationnistes qui l'accomplissent comme un acte de purification, une rédemption, comme l'a bien aperçu Saul Friedländer proposant de caractériser l'antisémitisme hitlérien comme un « antisémitisme rédempteur »⁷¹. Le mythe conspirationniste constitue ainsi une vision magique du politique non moins qu'une philosophie sommaire de l'Histoire, mais il fonctionne aussi comme une incitation efficace à la mobilisation et un puissant mode de légitimation ou de rationalisation de l'action, aussi criminelle soit-elle. Telles sont les principales fonctions remplies par le plus célèbre faux de l'histoire mondiale, les Protocoles des Sages de Sion⁷².

Comment définir la diabolisation ou démonisation ? Elle se présente d'abord comme un acte de discours à visée polémique consistant à transformer en diable ou en démon, en représentant du Mal, un adversaire, traité en ennemi absolu. La diabolisation constitue donc une méthode d'illégitimation d'un adversaire, d'un

⁷⁰ Michael Curtis, « Introduction » à M. Curtis (ed.), *Antisemitism in the Contemporary World*, Boulder et Londres, Westview Press, 1986, p. 11.

⁷¹ Saul Friedländer, *L'Allemagne nazie et les Juifs. 1. Les années de persécution, 1933-1939*, tr. fr. Marie-France de Paloméra, Paris, Le Seuil, 1997, pp. 15, 83 sq.

⁷² Voir Cohn, 1967, et Poliakov, 1985 (pp. 154 sq., 217 sq., 331 sq.), où l'historien inscrit la fabrication et les premiers usages du faux dans l'histoire spécifique de la judéophobie en Russie. Je dois à Poliakov de m'avoir conduit en 1989-1990, par ses encouragements, à revisiter l'histoire des origines et des usages politiques du faux antijuif. Voir mes deux livres qui se situent dans sa filiation intellectuelle : *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, Paris, Berg International, 1992, 2 vol. (Nouvelle édition refondue et augmentée du premier tome, Paris, Berg International/Fayard, 2004) ; *Prêcheurs de haine*, op. cit., pp. 617-817.

concurrent, d'un contradicteur. Le plus souvent, dans le discours polémique, la diabolisation opère un amalgame entre plusieurs ennemis, réduits à une seule et même figure. La diabolisation de l'ennemi unique a été illustrée jusqu'au délire par la vision hitlérienne du « Juif international » ou « éternel », désigné comme le principe explicatif unique des malheurs du monde. Mais à cette fonction cognitive s'ajoute une fonction de mobilisation : pour conjurer un complot imaginaire auquel ils croient, des individus organisent des complots réels. C'est ainsi que les nazis se sont mobilisés pour conjurer le « complot judéo-bolchevique », et que les bolcheviks ont combattu par tous les moyens le « complot impérialiste ». Le terme « diabolisation », dont l'usage s'est banalisé en France à la fin des années 1980 et au début des années 1990, doit sa fortune récente aux recherches de Poliakov sur la « causalité diabolique », érigée en principe explicatif. Le point de départ de ses recherches aura été une remarque frappante d'Albert Einstein : « Les démons sont partout ; il est probable que, d'une manière générale, la croyance à l'action des démons se trouve à la racine de notre concept de causalité.⁷³ » Cette origine demeure présente : la croyance que les démons agissent secrètement dans le monde est inséparable de la conviction de pouvoir expliquer les événements constitutifs de l'Histoire – les événements les plus déplorables - par des forces occultes⁷⁴. Les

⁷³ Einstein, cité par Poliakov, 1980a, p. 24 (d'après le comte Kessler, rapportant les propos tenus en 1927 par son ami Einstein, qui venait de lire l'ouvrage de Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan, 1922). Voir aussi Poliakov, 1977a, p. 9 (et note 2, pp. 9-10), 1980-1992, p. 419, 1989, pp. 135-136, et 2003, p. 201.

⁷⁴ Les études sur l'imaginaire conspirationniste sont restées peu nombreuses dans les années 1980, puis se sont multipliées dans les années 1990 et 2000. Voir notamment Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Le Seuil, 1986, pp. 25-63 ; Carl F. Graumann and Serge Moscovici (eds), *Changing Conceptions of Conspiracy*, New York, Springer-Verlag, 1987 ; Daniel Pipes, *Conspiracy : How the Paranoid Style Flourishes and Where it Comes from*, New York, The Free Press, 1997 ; Eduard Gugenberger, Franko Petri, Roman Schweidlenka, *Weltverschwörungstheorien. Die neue Gefahr von rechts*, Vienne et Munich, Franz Deuticke Verlagsgesellschaft, 1998 ; Mark Fenster, *Conspiracy Theories : Secrecy and Power in American Culture*, Londres et Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999 ; Peter Knight,

maux qui frappent l'humanité sont attribués à l'action de puissances maléfiques, selon le principe simpliste : le mal engendre le mal. Diaboliser, c'est dénoncer et condamner un individu ou un groupe assimilé à une incarnation du Mal. Celui qui diabolise l'autre (l'opposant ou le différent) se classe par là même dans la catégorie des représentants du Bien, et se donne ainsi le droit de réagir contre le principe satanique, dans toutes ses figures.

La réduction diabolisante du sionisme à « une forme de racisme »⁷⁵, renforcée par les amalgames polémiques entre le sionisme et le nazisme (d'où l'accusation de « génocide » visant « les sionistes »), est venue s'articuler avec l'une des représentations « antisionistes » les plus diffusées après l'épisode décisif que Poliakov appelait « le tournant de la guerre des Six Jours »⁷⁶ : Israël belliciste (et/ou impérialiste), voire Israël « cause de la Troisième Guerre mondiale ». Le « complot sioniste mondial » remplace alors le « complot judéo-maçonnique » comme le « complot judéo-bolchevique ». C'est sur la base de la criminalisation et de la nazification du sionisme et d'Israël que s'opèrent depuis la fin du XXe siècle les confluences entre la propagande palestinienne ou pro-palestinienne (sionisme = racisme = génocide), le discours de l'islamisme radical (démonisant les « judéo-

Conspiracy Culture : From the Kennedy Assassination to The X-Files, Londres et New York, Routledge, 2000 ; Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Visions in Contemporary America*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2003 ; P.-A. Taguieff, *La Foire aux Illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2005.

⁷⁵ En novembre 1975, l'Assemblée générale de l'ONU adopta la Résolution 3379 condamnant le sionisme comme « une forme de racisme et de discrimination raciale ». Cette honteuse Résolution ne sera abrogée que le 16 décembre 1991. Mais la Conférence de Durban (31 août-8 septembre 2001) a montré que la démonisation « antiraciste » d'Israël et du « sionisme » restait le principal geste rituel des nouveaux judéophobes. Voir Pierre-André Taguieff, *Prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*, Paris, Fayard/Mille et une nuits, 2004, pp. 336-340.

⁷⁶ Poliakov, 1983, pp. 107-136. Voir aussi Poliakov, 1969, pp. 158 *sq.* ; 1973, pp. 32, 225-226 ; 1994, pp. 385, 404-405.

croisés ») et celui du néo-gauchisme, dans lequel l'ennemi absolu est caractérisé comme « américano-sioniste ».

Face aux accusations démonisantes visant les Juifs (mais la même question se pose à l'égard d'autres groupes minoritaires), faut-il poser la question « Que faire ? » L'historien peut croire en effet qu'en dissipant fantasmes et chimères, en réfutant les accusations mensongères par l'établissement des faits sur la base de documents de divers ordres, il défend efficacement le peuple juif contre la diffamation. Mais dès 1961, dans l'avant-propos du tome II de son *Histoire de l'antisémitisme*, Poliakov ne cachait pas la mélancolie qui assaillait en lui l'homme de pensée à l'œil dessillé :

« L'étude de la littérature passionnée, consacrée depuis deux millénaires à ce sujet, de ces flots d'encre qui précédèrent ou qui suivirent les flots de sang, a souvent conduit l'auteur à se demander si les écrits ou initiatives en faveur des Juifs ne concouraient pas, en fin de compte, au même but que les écrits qui les attaquaient, en tant qu'instruments d'un immense concert qui assurait la pérennité de l'antisémitisme. ⁷⁷»

Dans ses *Mémoires* publiées en 1981, revenant sur les illusions « progressistes » qu'il partageait encore, dans les années 1950 et 1960, avec les « Juifs assimilés » de sa génération, Poliakov note avec l'auto-ironie qu'il pratiquait ordinairement : « J'ignorais qu'on n'exorcise pas un mal millénaire à l'aide d'une argumentation rationnelle. ⁷⁸» La lucidité peut ainsi disposer au sens du tragique.

Ouvrages et articles cités de Léon Poliakov

⁷⁷ Poliakov, 1961, p. X.

- Poliakov, 1946. L. Poliakov, *La Condition des Juifs en France sous l'occupation italienne*, préface de Justin Godart, Paris, C.D.J.C., Éditions du Centre, 1946.
- Poliakov, 1949. L. Poliakov, *L'Étoile Jaune*, préface de Justin Godart, Paris, C.D.J.C., Éditions du Centre, 1949.
- Poliakov, 1951. L. Poliakov, *Bréviaire de la haine. Le IIIe Reich et les Juifs*, préface de François Mauriac, Paris, Calmann-Lévy, 1951.
- Poliakov, 1955. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. I : *Du Christ aux Juifs de Cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
- Poliakov, 1956. L. Poliakov, *Petite histoire de l'antisémitisme*, Paris, Comptoir du Livre du Keren Hasefer, 1956.
- Poliakov/Wulf, 1959. L. Poliakov et Joseph Wulf, *Le IIIe Reich et les Juifs* [1955], tr. fr. avec le concours du C.D.J.C., Paris, Gallimard, 1959.
- Poliakov, 1961. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, t. II : *De Mahomet aux Marranes*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.
- Poliakov, 1963. L. Poliakov, *Le Procès de Jérusalem. Jugements – Documents*, Paris, Calmann-Lévy, 1963.
- Poliakov, 1964. L. Poliakov, *Auschwitz*, Paris, Julliard, coll. « Archives », 1964.
- Poliakov, 1965. L. Poliakov *et al.*, in Max Milner (dir.), *Entretiens sur l'Homme et le Diable*, Paris - La Haye, Mouton, 1965.
- Poliakov, 1967. L. Poliakov, *Les Banquiers juifs et le Saint-Siège du XIIIe au XVIIIe siècle* [1965], Paris, Calmann-Lévy, 1967.
- Poliakov, 1968. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, tome III : *De Voltaire à Wagner*, Paris, Calmann-Lévy, 1968.

⁷⁸ Poliakov, 1981a, p. 185.

- Poliakov, 1969. L. Poliakov, *De l'antisionisme à l'antisémitisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1969.
- Poliakov, 1971a. L. Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971.
- Poliakov, 1971b. L. Poliakov, *Le Procès de Nuremberg*, Paris, Julliard-Gallimard, coll. « Archives », 1971.
- Poliakov, 1973. L. Poliakov, *Les Juifs et notre histoire*, Paris, Flammarion, 1973 [recueil d'articles].
- Poliakov, 1975. L. Poliakov (dir.), *Hommes et bêtes. Entretiens sur le racisme*, Paris - La Haye - New York, Mouton, 1975.
- Poliakov, 1976. L. Poliakov (en coll. avec Christian Delacampagne et Patrick Girard), *Le Racisme*, Paris, Seghers, 1976.
- Poliakov, 1977a. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, tome IV : *L'Europe suicidaire 1870-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.
- Poliakov, 1977b. L. Poliakov, « Racisme et antisémitisme : bilan provisoire de nos discussions et essai de description », in Pierre Guiral, Émile Temime (éd.), *L'Idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, pp. 14-32.
- Poliakov, 1978. L. Poliakov (dir.), *Ni Juif ni Grec. Entretiens sur le racisme*, Paris - La Haye - New York, Mouton, 1978.
- Poliakov, 1980-1992. L. Poliakov, « Causalité, démonologie et racisme. Retour à Lévy-Bruhl ? », *L'Homme et la Société*, n° 55-58, janvier-décembre 1980, pp. 215-237 ; étude reprise, revue et corrigée par P.-A. Taguieff, in P.-A. Taguieff (dir.), *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, Paris, Berg International, 1992, t. II, pp. 419-456.

Poliakov, 1980a. L. Poliakov, *La Causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Paris, Calmann-Lévy, 1980.

Poliakov, 1980b. L. Poliakov, *Brève histoire du génocide nazi*, Paris, Hachette, 1980.

Poliakov, 1980c. L. Poliakov (dir.), *Le Couple interdit. Entretiens sur le racisme. La dialectique de l'altérité socio-culturelle et la sexualité*, Paris - La Haye - New York, Mouton, 1980.

Poliakov, 1981a. L. Poliakov, *L'Auberge des musiciens. Mémoires*, Paris, Mazarine, 1981.

Poliakov, 1981b. L. Poliakov, « Brève histoire des hiérarchies raciales », *Le Genre humain*, n° 1, automne 1981, pp. 70-82.

Poliakov, 1982. L. Poliakov, « Les Sémites et les Sauvages », *Le Genre humain*, n° 2, printemps 1982, pp. 90-95.

Poliakov, 1983. L. Poliakov, *De Moscou à Beyrouth. Essai sur la désinformation*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.

Poliakov, 1985. L. Poliakov, *La Causalité diabolique*, t. II : *Du joug mongol à la victoire de Lénine 1250-1920*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.

Poliakov, 1987a. L. Poliakov (avec la coll. de Jean-Pierre Cabestan), *Les Totalitarismes du XXe siècle. Un phénomène historique dépassé ?*, Paris, Fayard, 1987.

Poliakov, 1987b. L. Poliakov, « Racisme et antisémitisme », *Politica Hermetica*, n° 2, 1987, pp. 39-41.

Poliakov, 1988. L. Poliakov, *Moscou, Troisième Rome. Les Intermittences de la mémoire historique*, Paris, Hachette, 1988.

Poliakov, 1989. L. Poliakov, *L'Envers du destin. Entretiens avec Georges-Elia Sarfati*, Paris, Éditions de Fallois, 1989.

Poliakov, 1991a. L. Poliakov (en coll. avec Florence Gravas), *L'Épopée des vieux croyants. Une histoire de la Russie authentique*, Paris, Perrin, 1991.

Poliakov, 1991b. L. Poliakov, « Histoires et polémiques : à propos du génocide », *Commentaire*, n° 53, printemps 1991, pp. 202-204.

Poliakov, 1991c. L. Poliakov, *Histoire de l'antisémitisme*, édition abrégée, revue, corrigée, complétée et mise à jour [1^{ère} éd., Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1981], Paris, Le Seuil, coll. « Points Histoire », 1991, 2 vol. : t. 1. *L'Âge de la foi* ; t. 2. *L'Âge de la science*.

Poliakov, 1994. L. Poliakov (dir.), *Histoire de l'antisémitisme 1945-1993*, Paris, Le Seuil, 1994.

Poliakov, 1995. L. Poliakov, *L'Impossible choix. Histoire des crises d'identité juive*, Paris, Éditions Austral, 1995.

Poliakov, 2003. L. Poliakov, *Sur les traces du crime*, préface de Christian Delacampagne, introduction de Paul Zawadzki, Paris, Berg International, 2003 [recueil d'articles].